

C'est comme tous les matins, je descends sur la plage de sable noir du côté de Saint Pierre. A cette heure très matinale, le lieu m'appartient, à moi et aux oiseaux qui mènent un bruyant sabbat dans les filaos qui bordent la grève. Les pieds nus dans le sable, je relève la bâche qui couvre mon bateau, je m'affaire sur les filets de pêche, mes lignes que je laisserai traîner paresseusement derrière la barque, une fois les filets déployés, en revenant vers la terre ferme. Je regarderai mon île s'éveiller au jour nouveau dans la vapeur bleue du matin tropical. Je suis chaque jour impressionné par la beauté sauvage du lieu, la masse sombre et monstrueuse du volcan qui surplombe Saint Pierre. Ici on n'oublie pas le drame que vécu notre ville au début du siècle dernier et l'atmosphère y est bien plus sombre que partout ailleurs dans une île tropicale.

Je m'apprête à pousser ma barque jusqu'à l'eau quand soudain, je sens la terre onduler sous mes pieds. Les oiseaux se sont tus, l'ondulation s'amplifie, et devient plus profonde tandis que des grondements puissants et continus montent des entrailles de la terre.

Quand j'étais petit, ma grand mère m'avait raconté le drame de 1902, la panique, la pluie de cendre qui avait recouvert la ville pétrifiant ceux qui n'avaient pas eu le réflexe de s'y soustraire, ou qui n'avaient pas pu le faire. Le feu, les hurlements de la Montagne Pelée, les pierres ardentes qui dévalaient la pente et les bateaux en rade qui s'embrasaient les uns après les autres. Toutes ces visions de terreur me paralysent, elles me reviennent devant les yeux tandis que la terre sous mes pieds danse une gigue infernale. Je m'accroche comme je peux à mon bateau pour tenir debout, m'attendant au pire. Des pierres se détachent de la pente du volcan et roulent vers les cases en haut de la ville, de grands fracas m'informent des chocs de ces terribles boulets avec les arbres qu'ils arrachent à leur passage.

Je demeure immobile, je ne suis plus rien face à une nature aussi hostile, indomptable, prête à broyer toute vie. Combien de temps ? Je ne saurais le dire, la peur efface toute notion d'écoulement du temps quand le cahot emporte tout, les hommes autant que les bêtes ou même la végétation.

Ce ne sera pas pour cette fois. Les vagues de la terre s'apaisent et le grondement des entrailles du volcan s'éloignent. Je lève encore mon regard vers cette Montagne Pelée et tragique. Cette fois elle nous a épargné. Le sol est à nouveau solide sous mes pieds. Un silence abasourdi enveloppe ce petit coin de terre. Les oiseaux sont toujours silencieux, il n'y a que les vagues de la mer qui soupirent sur le sable. J'ai l'impression d'être seul rescapé dans un monde inconnu. Mes mains tremblent en serrant convulsivement un bout de filet de pêche. Je les regarde, incapable d'un geste cohérent. Encore une fois le temps s'écoule, anarchique.

Tout semble paralysé jusqu'au moment où un coq lance son cri au loin dans la campagne.